

MOZART D'APRES SA CORRESPONDANCE

La correspondance de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) est un cas unique dans l'histoire de la musique. Elle compte plus de 800 documents et de nombreux témoignages. Elle est en allemand essentiellement, italien, français, et quelques notions de latin.

La première biographie fut établie en 1828 par Nissen, deuxième époux de Constance. Léopold, père de Wolfgang fut connu dans toute l'Europe pour sa méthode de violon. Il attachait une grande importance à la correspondance et aux notices biographiques. Il encourageait sans cesse les siens à rendre compte de leur vie, il fit recopier des lettres :

Je n'ai plus que le temps de vous dire en hâte que nous avons été reçus par Leurs Majestés, avec une bienveillance tellement extraordinaire que, lorsque je le raconterai, on prendra cela pour une fable. Bref, le Wolferl a sauté sur les genoux de l'impératrice, lui a mis les bras autour du cou et l'a bravement embrassée. Nous avons été chez eux de trois à six heures.

Léopold, 16 octobre 1762

Le 10 ou 11 décembre 1769, Wolfgang – il a 14 ans – et Léopold quittent Salzbourg. Nous avons sa première lettre :

Woergl, le 12 décembre 1769

Très chère maman,

Mon cœur est absolument ravi d'un vif plaisir, parce que le voyage est tellement amusant. Il fait bien chaud dans la voiture et notre cocher est un

gars galant, qui conduit vite, lorsque la route le permet un tant soit peu. Mon papa aura certainement fait la description du voyage. La raison pour laquelle j'écris à maman, c'est pour lui montrer que je connais mes devoirs et que je reste avec le plus profond respect son fils fidèle.

Le 14 avril 1770, lors de son premier voyage en Italie, il ajoute un post-scriptum à la lettre de son père :

Je suis, grâce à Dieu, en bonne santé, moi et ma misérable plume ! j'embrasse mille fois maman et Nannerl – sœur de Wolfgang – Je souhaiterais seulement qu'elle soit à Rome, car la ville sans aucun doute lui plairait à cause de la beauté régulière de l'église Saint Pierre et de tant d'autres choses dans la ville. On voit passer dans les rues les plus belles fleurs du monde. Je suis un fou, c'est un fait bien connu (...). Je viens de dessiner Saint Pierre avec ses clés, Saint Paul avec son épée, Saint Luc avec ma sœur. J'ai eu le plaisir de baiser le pied de la statue de Saint-Pierre, mais, comme j'ai le malheur d'être tout petit, on m'a, moi, votre vieux farceur, Wolfgang Mozart, soulevé jusqu'à lui.

Le 12 février 1778, Mozart est parti seul à Mannheim où il reçoit de son père, resté à Salzbourg, une lettre sévère :

Mon cher fils,

J'ai lu ta lettre du 4 avec autant de stupeur que de crainte. Je commence à y répondre seulement aujourd'hui le 11, bien que je n'aie pu dormir de toute la nuit et que je sois si fatigué que je suis obligé d'écrire très lentement et mot par mot, et il faut pourtant que je finisse ma lettre pour demain.

Jusqu'ici, je me portais toujours bien. Seulement cette lettre, où je ne reconnais en rien mon fils, sinon par cette faute qui est de faire confiance dès les premiers mots qu'on lui adresse, de se laisser mener, avec son bon cœur mis à nu, par les flatteries de tout un chacun, de se laisser guider à droite ou à gauche par les propositions sans fondement et peu réfléchies de n'importe qui, de marcher à l'encontre de ses besoins et de sa propre gloire, à l'encontre même des besoins de ses propres parents et à rebours de l'aide qu'il leur doit (...).

Il faut cacher absolument avec beaucoup de soin son bon cœur à tous les gens heureux ou malheureux que l'on côtoie, qu'il ne faut rien entreprendre sans raison et ne jamais se laisser à des illusions aveugles ou à son imagination enthousiaste. Je t'en supplie, mon cher fils, lis cette lettre et réfléchis-y avec toute ta raison.

Dans la fin de la lettre, Léopold conseille son fils pour sa carrière :

C'est de Paris que la gloire et le renom d'un homme s'acheminent dans le monde entier. Là, la noblesse traite avec la plus grande condescendance les hommes de génie. Là on y découvre un savoir-vivre qui tranche étonnamment sur la grossièreté de nos dames et seigneurs allemands.

Mon fils, tu dois me considérer comme un ami sincère, et non comme un père sévère. Réfléchis et demande-toi si je ne t'ai pas traité tout le temps comme un serviteur devant son maître, si je ne t'ai pas offert toutes sortes de distractions, et si je ne t'ai pas aidé souvent aidé au détriment de ma propre commodité, quand il s'agissait de plaisirs honnêtes et bienséants.

Mozart se rend à Paris avec sa mère. Il écrit, le 1^{er} mai 1778 :

Je ne suis entouré que de brutes et de bêtes (en fait de musique s'entend). Mais comment pourrait-il en être autrement ? Ils ne se comportent pas autrement dans toutes leurs actions et leurs passions.

Le 9 juillet à son père et à sa sœur, restés à Salzbourg :

Mes deux chéris ! Prenez bien soin de votre santé. Pensez que vous avez qui un fils, qui un frère, qui emploie toutes forces à faire que soyez heureux. Nous vivons alors si paisiblement, si honnêtement, si heureux !

Le 26 novembre 1777, il avait écrit ceci, qui nous indique ses états d'âme :

Je ne peux rien écrire de sensé aujourd'hui parce que je suis tout à fait déchaîné. Papa ne doit pas m'en vouloir, je suis comme cela aujourd'hui et je n'y peux rien. Adieu. La prochaine fois, j'écirai quelque chose de plus raisonnable.

C'est à Paris que Mozart va perdre sa mère, un des faits les plus marquants de sa vie :

Monsieur mon très cher Père,

J'ai à vous donner une très fâcheuse et très triste nouvelle., c'est elle qui est responsable du fait que je n'ai pas encore répondu à votre lettre du 11. Ma chère Maman est très malade. (...) Elle est très faible, elle a encore de la fièvre, elle délire, on me donne de l'espoir ; mais je n'en ai pas beaucoup. (...) Je suis plein de courage, car je sais que c'est Dieu (lequel ordonne chaque chose pour notre plus grand bien même si nous trouvons que les choses vont de travers) qui en décide ainsi. (...)

Après avoir, de toutes mes forces, prié mon Dieu pour la guérison et la vie de ma chère mère, je m'entretiens volontiers dans de telles pensées et consolations, parce qu'ensuite, je me trouve plus de cœur, plus de calme, plus de courage.

Lettre très émouvante adressée à son meilleur ami le 3 juillet 1778 :

O le meilleur de mes amis ! (Ceci est pour vous seul) !

Pleurez avec moi, mon ami ! Ce jour fut le plus triste de ma vie. Je vous écris à deux heures de la nuit. Il faut que je vous dise ceci : ma mère, ma chère mère, n'est plus ! Dieu l'a rappelée à Lui. Il voulait l'avoir, je le vois clairement. Je m'en suis remis à sa volonté (...). Elle mourut sans en avoir conscience, comme une lumière qui s'éteint.

Je vous prie de me rendre un service d'ami. Que mon pauvre père soit préparé tout doucement à cette triste nouvelle.

Dans une lettre du 31 juillet, Mozart révèle des détails de sa vie :

Voici quelle est aujourd'hui mon idée : je vais faire tout mon possible pour réussir avec des élèves et gagner le plus d'argent possible. Je le ferai, maintenant, dans l'espoir très doux de pouvoir bientôt changer de conditions de vie, car je ne vous cacherai pas, et je vous avouerai même, que je serais fort content d'être libéré d'ici, car donner des leçons ici (sic),

ça n'est pas une plaisanterie. Il faut se fatiguer énormément ! Et si l'on n'en prend que peu, on ne se fait presque pas d'argent.

Ne croyez pas que j'avance ceci par paresse, non ! mais seulement parce que c'est quelque chose de tout à fait opposé à mon génie et à ma manière de vivre. Vous savez que je suis pour ainsi dire totalement immergé dans la musique, qu'elle me hante toute la journée, que j'y réfléchis et que je l'étudie avec plaisir, que je m'y applique volontiers.

Ici, toute la façon de vivre m'en empêche (...). Dieu veuille qu'il y ait prochainement une transformation dans ma situation ! En attendant il n'y aura aucun reproche à me faire quant à mon application, ma peine et mon travail.

Voici un aspect de Mozart peu connu, que le film « Amadeus » a largement contribué à répandre. Il écrit à une cousine, la fille d'un frère à Léopold, il a 21 ans. Nous devons procéder à des « coupures » !

Ma très chère Nièce ! Cousine ! Fille ! Mère ! Sœur ! et Epouse,

Tonnerre du ciel ! Mille sacristis (sic) ! Croates de malheur ! Diables ! Sorcières et sorciers ! Bataillons de croix sans fin ! Morbleu ! Elément ! Air ! Eau ! Terre et feu ! Europe ! Asie ! Afrique ou Amérique ! Jésuites ! Augustins ! Bénédictins ! Capucins ! Minorites ! Franciscains ! Dominicains ! Chartreux et Pères de Sainte Croix ! Chanoines réguliers et irréguliers et fripons ! peau d'ours ! nourriture de chiens ! couillons et l'une sur l'autre ! Anes ! Buffles ! Cochons ! Bouffons ! Lourdauds et crétins ! Qu'est-ce que cette manière ?

Quatre soldats et trois baudriers ! Un paquet et pas de portrait ! J'étais déjà tout enfiévré. Je me croyais sûr, puisque vous m'aviez écrit que j'allais le recevoir bientôt, mais très bientôt. Doutez-vous peut-être que je tienne aussi ma parole ? (...) Excuse-moi pour ma vilaine écriture, la plume est déjà vieille, et je ...depuis bientôt vingt deux ans par le trou que vous savez. (...)

Si vous avez encore de l'amour pour moi (...) alors nous ne cesserons jamais de nous aimer. Si le lion est suspendu autour des murs, si déjà la dure victoire du doute n'a pas été prise en considération, si la tyrannie des

furieux s'est sauvée par une voie détournée, pourtant le sage philosophe Codrus bouffe souvent de la morve pour de la bouillie d'avoine et les Romains, supports de mon...., sont toujours, ont toujours été et resteront toujours....sans le sou.

La fin de la lettre est en français :

Adieu, j'espère que vous aurés déjà pris quelque lection dans la langue française, et je ne doute point que (...). Ecoutez : que vous saurés bientôt mieux le françois que moi, car il y a certainement deux ans, que je n'ai pas écrit un mot dans cette langue, adieu cependant, je vous baise vos mains, votre visage, vos genoux et votre ... afin tout ce que vous me permettés de baiser.

Dans l'année 1782, Mozart est à Vienne. Il décrit avec précision son emploi du temps dans une lettre à sa sœur :

Dès 6h du matin, en tous temps, je suis coiffé. A 7 heures entièrement habillé. Alors j'écris jusqu'à 9 heures.

De 9 heures à 13 heures, j'ai mes leçons. Puis je dîne, si je ne suis pas invité quelque part où c'est alors à 14 ou 15 heures qu'on se met à table, comme aujourd'hui et demain chez la comtesse Zichy et la comtesse Thun.

Avant 5 ou 6 heures du soir, impossible de travailler, et souvent j'en suis encore empêché par une académie. Sinon j'écris jusqu'à 9 heures. Alors je vais chez ma chez Constance – sa future épouse – où le plaisir de nous voir est malheureusement abîmé par les aigres propos de sa mère (...) et c'est la cause de ce désir que j'ai de pouvoir le plus tôt possible la libérer, la sauver.

Et à 10 heures 30 ou 11 heures, je rentre à la maison (...). Là, j'ai coutume d'écrire encore un peu avant d'aller dormir. Et je poursuis alors souvent jusqu'à 1 heure, et tout de même, de nouveau, debout à 6.

Wolfgang écrit à Léopold le 12 avril 1783 :

Dans ma dernière lettre, vous aurez lu que j'avais encore à jouer dans une académie, celle de Mademoiselle Teyber. L'empereur y assistait aussi... J'ai joué le premier Concerto que j'avais joué à mon académie, et, comme j'ai dû bisser le rondo, et que je me suis rassis à cet effet, au lieu de reprendre le rondo, j'ai baissé le pupitre pour jouer seul (sans doute

improviser). Vous auriez du entendre la joie du public à cette petite surprise. Non seulement on applaudit, mais on cria bravo, bravissimo ! L'empereur m'a écouté jusqu'au bout et ce n'est que lorsque j'ai quitté le piano qu'il a quitté sa loge.

Un témoin parle de Mozart au travail :

Dans ses conversations et dans ses actes, jamais Mozart ne pouvait moins passer pour un grand homme que lorsque il était occupé à un ouvrage important. Alors, non seulement il parlait de choses et d'autres et sans suite, mais il faisait des plaisanteries de toutes sortes, auxquelles on n'était pas accoutumés de sa part. Même il se négligeait délibérément dans sa tenue. En outre, il paraissait réfléchir et ne penser à rien. Ou bien, sous une apparence frivole, il dissimulait à dessein son angoisse intime, pour des causes qu'on ne pouvait découvrir. Ou bien il se complaisait à faire contraster brutalement les idées divines de sa musique avec les vulgarités de la vie quotidienne, et à s'amuser d'une sorte d'ironie de soi-même.

Il disait :

Quand je compose une œuvre, je la vois achevée dans ma tête, dans son tout comme dans ses parties. Il ne me reste plus qu'à la transcrire sur le papier, et, si je suis de bonne humeur, en parlant de vins et de fromages.

Mozart devient franc-maçon le 14 décembre 1784. La censure, forte à l'époque, a fait disparaître les documents concernant cet acte important de sa vie et de ce qu'il s'en est suivi.

Admiré par le pianiste Richter, il écrit :

Il regardait constamment mes doigts et disait tout le temps : « Mon Dieu, comme il me faut me donner du mal à en suer pour n'obtenir aucun succès ! et vous, mon ami, vous n'en faites qu'un jeu ! » - « Oh ! dis-je, j'ai dû aussi me donner du mal pour n'avoir plus, maintenant, à m'en donner. »

Voici, par un témoin, un portrait.

C'était un homme remarquablement petit, très maigre et pâle, avec une profusion de beaux cheveux fins dont il était très fier. (...) Il avait bon cœur

et était toujours prêt à rendre service ; mais quand il jouait, il était si susceptible que, si l'on faisait le moindre bruit, il s'arrêtait tout de suite.

Voici un propos tout à fait capital. Mozart écrit, le 11 avril 1787 :

Le vrai génie sans cœur est un non-sens. Car ni intelligence élevée, ni imagination, ni toutes deux ensemble ne font le génie. Amour ! Amour ! Amour ! Voilà l'âme du génie.

Apprenant que son père était gravement malade, il lui avait écrit, le 4 avril 1787, lettre essentielle pour notre sujet :

Avec quel ardent désir j'attends de vous-même des nouvelles moins alarmantes, je n'ai vraiment pas besoin de vous le dire. Mais je l'espère aussi profondément, bien que je me sois fait une habitude en toutes circonstances, de me représenter toujours le pire.

Comme la mort (pour la prendre exactement) est le vrai but de notre vie, je me suis, depuis quelques années, tellement familiarisé avec cette véritable et excellente amie de l'homme que son visage, non seulement n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais m'est très apaisant et très consolant ! Et je remercie mon Dieu de m'avoir accordé le bonheur de saisir l'occasion (vous me comprenez) d'apprendre à la connaître comme la clé de notre vraie félicité.

Je ne me couche jamais le soir, sans réfléchir que, le lendemain peut-être (si jeune que je sois) je ne serai plus là. Et pourtant, personne de tous ceux qui me connaissent ne peut dire que je sois chagrin ou triste dans ma fréquentation.

Une chose étonnante. Mozart aimait les oiseaux de compagnie. Il en notait l'achat sur son livre de compte. Il écrit un petit poème pour la mort de son sansonnet :

Ici repose mon cher petit fou,

Mon Sansonnet.

Dès ses plus belles années

Il dut éprouver
La saveur amère de la mort.
Mon cœur saigne
Lorsque j'y pense.
O Lecteur, donne-lui
Toi aussi une petite larme.
Il n'était pas méchant,
Seulement un peu trop vif,
Et même parfois
Un cher et méchant petit espiègle,
Mais pourtant jamais un gredin.
Je pense qu'il est déjà là-haut
Pour me remercier
De ce service d'ami,
Ignorant encore
Que la mort l'a touché,
Et sans pensée
Pour celui qui sait si bien rimer.

Pour ce qui est de la composition, Mozart explique :

On se trompe en général quand on dit que mon art m'a été facile à acquérir. Je vous assure que personne n'a eu autant que moi de mal à étudier la composition. Il ne serait pas facile de trouver un maître célèbre en musique que je n'aie étudié avec application, et souvent étudié à plusieurs reprises, d'un bout à l'autre.

L'avant-veille de la création (29 octobre 1787) de Don Giovanni à Prague, un témoin raconte :

Mozart dit à sa femme qu'il allait écrire l'ouverture pendant la nuit et lui demanda de lui faire un punch et de rester auprès de lui pour le tenir

éveillé. Elle fit selon son désir et lui raconta des histoires comme la lampe d'Aladin, Cendrillon, etc. qui firent rire le maître aux larmes. Mais le punch le faisait sommeiller, et il s'assoupissait dès qu'elle s'arrêtait de parler, se remettant au travail dès que Constance recommençait à raconter.

Mais comme l'ouvrage n'avancait pas, sa femme l'engagea à faire un somme sur le divan, lui promettant de le réveiller au bout d'une heure. Mais Mozart s'endormit si bien, que Constance prit sur elle de ne l'éveiller qu'au bout de deux heures. Il était cinq heures du matin. Le copiste devait venir à sept heures. A sept heures, l'ouverture était sur le papier. Les copistes eurent du mal à être prêts pour la représentation, et l'orchestre de l'opéra, dont Mozart connaissait la virtuosité, l'exécuta parfaitement à première vue.

Mais Vienne n'est pas conquise par sa musique. Arrivent les dettes et les emprunts. C'est à son frère en Maçonnerie Puchberg qu'il écrit, le 14 juin 1788 :

Très honorable frère, très cher, excellent ami !

La certitude que vous êtes mon véritable ami, et me connaissez comme un honnête homme, me donne le courage de vous ouvrir tout mon cœur et de vous faire la demande suivante. (...) Si vous vouliez bien avoir l'amitié et l'affection de m'assister, pour un ou deux ans, d'un ou deux mille florins, contre intérêts convenables, c'est dans ma subsistance même que vous me viendriez en aide.

De Dresde il écrit, le 16 avril 1788, à sa femme restée à Vienne :

Chère petite femme, j'ai une foule de demandes à te faire.

- 1 – Je te demande de ne pas être triste.
- 2 – De faire attention à ta santé et de ne pas te fier à l'air du printemps.
- 3 - De ne pas sortir, seule, à pied – et mieux encore – de ne pas « sortir du tout à pied. »
- 4 – D'être tout à fait assurée de mon amour. Je ne t'ai pas écrit une seule lettre sans avoir placé devant moi ton cher portrait.

5 – Je te demande de prendre garde dans ta conduite non seulement « à ton et à mon honneur », mais même aux apparences. Ne te fâches pas de cette demande. Tu dois m'aimer d'autant plus, de la façon dont je te tiens à l'honneur.

(...) Maintenant, adieu, chérie, excellente ! Pense que toutes les nuits, avant d'aller au lit, je cause une demi-heure avec ton portrait, et de même encore au réveil (...). O Stru ! Stri ! Je t'embrasse et te serre 1095060437082 fois dans mes bras (...) et suis à jamais

Ton très fidèle mari et ami, W. A. Mozart

Peu à peu, la lassitude et la fatigue vont prendre une place grandissante. Dans une lettre à sa femme, il écrit, depuis Francfort, le 30 septembre 1790 :

Je me réjouis comme un enfant à la pensée de te revenir.

Si les gens pouvaient voir dans mon cœur, je rougirais presque. Tout est froid pour moi, d'un froid de glace. Ah ! si tu étais avec moi, je trouverais peut-être plus de plaisir aux aimables manières des gens à mon égard ! Mais ainsi cela me paraît si vide. Adieu mon amour. Je suis à jamais ton tien, qui t'aime de toute son âme !

Au moment du départ de Mozart pour Prague, en août 1791, un témoin, Niemtschek, raconte, à propos du Requiem qui lui avait été commandé :

Mozart monta en voiture avec sa femme. Un messenger surgit comme une apparition, tirant la femme par son manteau ; il demanda où en était le Requiem. Mozart s'excusa sur la nécessité de son voyage et l'impossibilité où il était de donner une réponse à l'inconnu ; ce serait d'ailleurs son premier travail dès son retour, et il ne dépendait que de l'inconnu d'attendre jusque-là. Le messenger se contenta de cette réponse.

Le même témoin raconte :

Un beau jour d'automne, Constance le conduisit au Prater pour le distraire et le remonter. Ils s'assirent à l'écart et Mozart se mit à parler de la mort. Il disait qu'il composait le Requiem pour lui-même. Des larmes brillaient dans ses yeux en ajoutant : « Je ne sens que trop que je n'en ai

plus pour longtemps. On m'a sûrement empoisonné. Je ne peux me défaire de cette idée. »

Ces paroles tombèrent comme un poids terrible sur le cœur de Constance ; elle n'était guère capable de le consoler et de lui montrer l'inanité de ces imaginations mélancoliques. Car elle était convaincue qu'une maladie était imminente, et que le Requiem irritait sa sensibilité nerveuse.

En quelques jours, il retomba dans sa mélancolie, devint de plus en plus atone et faible, jusqu'à ce qu'il tombât sur son lit de malade, hélas ! pour ne plus s'en relever.

Des derniers instants témoigne Sophie Haibel, la sœur de Constance :

A mon arrivée, ma sœur me dit : « Cette nuit, il a été si mal que j'ai cru qu'il ne vivrait pas. Reste avec moi car, s'il en est de même aujourd'hui, il mourra cette nuit même. Vas un peu auprès de lui voir ce qu'il fait. »

J'essayai de faire bonne contenance et m'approchai de son lit. Il me dit tout de suite : « J'ai déjà le goût de la mort dans la bouche, je sens la mort, et qui assistera ma bonne Constance si vous ne restez pas là ? »

Les compresses secouèrent si fort Mozart qu'il perdit connaissance jusqu'à ce qu'il trépassât. Son dernier souffle fut comme s'il voulait, avec la bouche, imiter les timbales du Requiem. Je l'entends encore.

Deiner, le 5 décembre 1791 à minuit cinquante-cinq :

Mozart se dressa sur son lit, les yeux fixes, puis il pencha la tête contre le mur et parut se rendormir.

